L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

THE ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

# TEMPERATURE.

Du 18 juin 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

| | Fahrenheit | Centigrade |
|---|---|---|
| 7 h. du matin.. | 82 | 25 |
| Midi..... | 88 | 28 |
| 3 P. M..... | 90 | 29 |
| 6 P. M..... | 90 | 29 |

# La valorisation du café.

On sait que le gouvernement américain a récemment intenté des poursuites au comité international de valorisation des cafés brésiliens pour infraction à la loi sur les trusts.

La citation à comparaître, adressée à quelques-uns des membres de ce comité, expose que la valorisation brésilienne est illégale et constitue une violation de la loi Sherman.

Le gouvernement demande qu'il soit interdit au comité de soustraire les cafés au marché public et que les cafés détenus par lui soient vendus par ordre des tribunaux.

L'accusation porte que le comité cherche à accaparer les cafés en vue d'en faire hausser le prix d'une manière déraisonnable et injustifiable, et qu'il essaye par des moyens illicites de mettre des obstacles à la vente et à l'achat des cafés dans le monde entier.

Le gouvernement déclare qu'en contradiction formelle avec les prescriptions de la loi Sherman, les accusés cherchent de façon évidente à réduire les quantités de cafés mises sur les marchés du monde, et notamment sur ceux des Etats-Unis, qui consomment 40 0,0 de la production totale.

Le parquet a obtenu une ordonnance de référé faisant défense à M. Sielcken de disposer de 950,000 sacs de cafés de valorisation, qui se trouvent dans les entrepôts et docks de New-York.

Le comité de valorisation attaqué est un comité international dans lequel sont représentés les groupes financiers anglais, français, allemand et américain qui ont participé à l'opération de valorisation du café de São Paulo, le grand Etat brésilien producteur, lequel a aussi un représentant dans ce comité. Celui-ci gère le stock de café retiré de la circulation par l'Etat de São-Paulo à l'aide d'emprunts internationaux qui se sont élevés à 450 millions de francs et auxquels ces cafés servent de gage. Ce stock, qui s'élevait primitivement à sept millions de sacs environ, est réduit à cette heure à 4 400,000 sacs, répartis entre les entrepôts d'Europe et des Etats-Unis. Le comité en règle les ventes annuelles, et le produit de ces ventes sert, avec une surtaxe de sortie de 5 francs par sac perçue sur ses cafés par l'Etat de São-Paulo, à rembourser les emprunts. Cette année il a été vendu sur divers marchés 700 000 sacs et les emprunts de 450 millions contractés par l'Etat de São-Paulo sont réduits aujourd'hui à 260 millions de francs, d'après le rapport que l'ex-président de de l'Etat de São-Paulo vient de présenter à son successeur, M. Rodrigues Alves, qui a assumé la présidence le 1er mai dernier.

On sait que la valorisation avait été conçue pour arrêter la dépréciation ruineuse du café, déterminée par l'énorme récolte brésilienne de 20 millions de sacs en 1906-1907. C'est une partie de cette récolte qui fut retirée des marchés pour enrayer la dépréciation. L'accaparement des cafés par un Etat fut vivement critiqué, au point de vue des saines principes économiques, M. Rodrigues Alves, qui était alors président du Brésil, s'y montra lui-même opposé. On croyait que l'Etat de São Paulo allait à un désastre. Heureusement une série de faibles récoltes favorisa l'opération, et les cafés qui, en 1906 étaient tombés à environ 30 francs le sac, ont monté au cours de 84 francs qu'ils cotent aujourd'hui.

En présence de cette hausse, le vœu du commerce et de la consommation était que le comité de valorisation jetât ses stocks valorisés sur les marchés pour arrêter la hausse de la denrée, et liquidât cette opération d'accaparement que certains considèrent maintenant comme une opération de spéculation dont les masses consommatrices font les frais.

Le baron d'Anthouard, ancien ministre de France au Brésil, a fait une intéressante critique de cette valorisation le mois dernier dans une réunion de la Société d'économie politique de Paris. M. Sielcken lui-même, le roi des cafés, aujourd'hui poursuivi par le gouvernement américain, en sa qualité de membre du comité de valorisation, considéré comme une association d'accaparement des denrées, assistait à cette réunion et justifia la valorisation par la nécessité de sauver la production. On pense que maintenant la production brésilienne est sauvée, que les prix actuels sont plus que rémunérateurs pour les planteurs et que la valorisation doit et peut être liquidée au plus tôt, sans grande perte pour l'Etat de São-Paulo, au lieu de continuer à favoriser des spéculations à la hausse, en maintenant artificiellement les stocks hors des marchés.

Le Brésil d'ailleurs, comme le fait observer le journal *le Brésil*, n'a rien à gagner à une hausse excessive des cafés qui ne peut que restreindre la consommation ou favoriser la concurrence de la fraude et des succédanés du café.

## Les victimes du Katmai.

Cordova, Alaska, 18 juin—Le nombre des victimes de l'éruption du Katmai est moins élevé qu'on ne l'avait cru tout d'abord, car il n'est que de trois tués et un blessé, suivant des rapports officiels parvenus ici aujourd'hui.

La lave et les cendres ont entièrement recouvert le sol dans un rayon de plus de 100 milles du volcan.

# UN PELERINAGE

DE

## Jeunes Françaises à Waterloo

Une théorie de jeunes Parisiennes gravissaient le 5 juin la pente du monticule tragique, piédestal de ce lion de Waterloo dont le lyrisme de Victor Hugo a fait un animal formidable et vivant. C'était le pèlerinage de l'université des "Annales". La veille, les jeunes étudiantes avaient visité tout le Bruxelles artistique. M. Max, le bourgmestre, qui est un lettré et un délicat amateur d'art, leur avait fait les honneurs du somptueux hôtel de ville. Elles avaient pu pénétrer dans ce palais féerique et parfumé que sont les serres royales du château de Laeken, et cela grâce à la protection d'une dame de la cour, la comtesse Jehan de Mérode. Elles avaient été reçues dans la demeure fastueuse du duc d'Arenberg où se trouve réunie, comme on sait, une des plus précieuses collections de tableaux. Enfin elles avaient été invitées à une soirée donnée dans les salons de l'exposition des miniatures qui est bien la manifestation d'art la plus aristocratique qu'on ait jamais entreprise. Des souverains et des souveraines d'Europe, des membres des familles régnantes ont envoyé aux organisateurs bruxellois les pièces les plus rares de leurs collections. Et ces organisateurs—qui faisaient eux-mêmes les honneurs de leurs salons merveilleux—ce sont les personnages les plus distingués de la cour et du monde bruxellois, groupés sous le patronage du roi et de la reine des Belges.

Or le lendemain, les jeunes universitaires des "Annales" s'étaient donc rendues par le bois de la Chambre et la forêt de Soignes, dont la végétation exhale d'agréables senteurs, à ce village de Waterloo que tant de souvenirs historiques et littéraires ont transformé en un lieu sacré. On se répétait des vers de Hugo, des phrases de M. Maurice Barrès, et l'aventure du jeune héros de la "Chartreuse de Parme" revivait dans les mémoires....

On s'éloigna enfin du lion légendaire — "dont l'immobilité défiait l'infini"—pour se réunir dans cette vieille maison dont Wellington fit son quartier général et où M. Jean Richepin devait parler de Napoléon. M. Jean Richepin, orateur, est pareil à M. Jean Richepin, poète. C'est dire que toutes nos jeunes Françaises frémirent, pleurèrent, s'enthousiasmèrent à sa voix forte et vibrante. Mais d'autres aussi étaient émus, et ceux là, c'étaient les hôtes mêmes des pèlerins français, c'étaient la comtesse Jehan de Mérode, la comtesse Sonsberghe, la comtesse Van den Steen de Jehay, la comtesse de Spoelberch, le baron Goffinet, M. Carton de Wiart, M. Anspach-Puissant, le comte de Bousier, M. Lambotte, M. Fierens-Gevaert, qui tous entouraient le poète conférencier sur la petite tribune improvisée, et l'applaudissaient. Evoquant la double figure de Napoléon—le Bonaparte aux long cheveux et l'empereur à la mèche plate—M. Jean Richepin évoqua aussi sa double légende : celle du conquérant avide de puissance et celle du prophète de l' "Evangile des Droits de l'Homme". Et il rappelait ses propres souvenirs, ses propres émotions:

On se rend compte parfaitement du souvenir et de l'impression que laissa cette bataille, quand on se rappelle que les grognards ne pouvaient non seulement prononcer— jamais ils ne le prononçaient — mais même entendre prononcer le mot de Waterloo sans grincer des dents et s'effondrer de douleur. Et les petits enfants de mon temps — je ne sais s'ils sont encore ainsi maintenant, je le crois, cela recommence—les enfants de mon temps ne pouvaient, sans être bouleversés, entendre l'histoire de Waterloo.

A l'époque où j'étais collégien, un de nos professeurs avait l'excellente habitude, une fois par an, de faire lire à haute voix le récit de la bataille de Waterloo. On devrait faire cela dans tous les pays; quand on a une défaite il ne faut pas l'oublier, il ne faut pas cesser d'y penser. N'en parlons jamais, soit, mais une fois par an, comme il y a le carême, mettons-nous au maigre, passons entre nos dents, mâchons cette chose amère : le souvenir d'une défaite. Cela ne peut produire de mauvais résultats ; c'est une amertume qui est un tonique, et c'est amer comme le laurier, et cela vous donne envie d'en recommencer la cueillaison. Or, comme je lisais sans doute un peu moins mal que mes camarades, c'est à moi que presque toujours revenait la corvée—je dis corvée car le collégien considère cela comme une corvée—de lire le récit de la bataille de Waterloo. C'était simplement dans l'histoire de Duruy, dans un pauvre petit livre classique. Jamais je n'ai pu arriver jusqu'au bout de la lecture et jamais mes camarades n'ont pu l'entendre sans que toute la classe éclatât en sanglots. C'est que nous sentions obscurément tout ce qu'il y avait dans cet écroulement de Waterloo, et c'est cela aussi qu'a senti le plus grand thuriféraire de Napoléon, celui qui a été le premier à commencer l'érection de ce temple où il est devenu un dieu : j'ai nommé Victor Hugo. Trois volumes entiers ne suffiraient pas à réunir toutes les pièces de Hugo consacrées à Napoléon. Plus tard, devenu antibonapartiste—ce qui n'est pas du tout la même chose qu'antinapoléonien - par haine contre Napoléon III, il écrivit les "Châtiments," et dans les "Châtiments" il fut obligé de reparler de Napoléon Ier, mais là tout son culte pour l'empereur, pour l'ancien empereur, pour l'Autre, pour le Petit Caporal, tout son culte lui revient, et quand il arrive à la bataille de Waterloo on sent toute l'émotion dont je parlais tout à l'heure qui l'a pris à la gorge. Il y a là une vingtaine de vers qui sont parmi les plus beaux qu'on ait jamais écrits dans aucune langue. Je vais vous les dire du mieux que je pourrai. Ils prennent ici toute leur valeur, dans cet endroit qui a servi de gîte, la veille de la bataille, à Wellington.

Et M. Jean Richepin lut le fameux poème, et toute l'assemblée acclama également le poète-auteur et le poète-interprète.

Au retour, sous les ombrages de la forêt de Soignes, Mme et M. Brisson et leur joyeuse suite firent halte chez Mlle Rossignon, dont le très moderne et élégant cottage est l'une des curiosités inattendues de ces lieux historiques. La gracieuse hôtesse, qui est en Belgique, l'inspiratrice et l'organisatrice de plusieurs œuvres pour l'éducation intellectuelle et morale des jeunes filles, confirma ses invités dans cette opinion que partagent maintenant tous les Français de bon goût : c'est que le grand monde bruxellois a su faire de l'hospitalité un art délicat et charmant.—J. L.

# George V pourrait gagner sa vie

## S'il se faisait jardinier.

On sait l'intérêt porté par le roi d'Angleterre à l'agriculture.

Il suit attentivement tous les concours, toutes les expositions qui ont lieu dans le Royaume-Uni et bien souvent des spécialistes ont été surpris de la justesse des questions et de l'à-propos des remarques.

C'est que George V n'est pas un profane. Il a même acquis une certaine réputation comme .....jardinier.

Quand il était tout petit garçon, déjà il cultivait lui-même un jardin que son père lui avait permis de tracer dans un coin du grand parc de Windsor. Il avait pour rival, dans ses travaux, son frère aîné, le duc de Clarence. Mais, alors que le duc ne cultivait que des fleurs : tulipes, pois de senteur, roses, etc., le futur souverain s'occupait exclusivement de légumes et rien ne pouvait alors lui être plus agréable que de voir les produits de ses plates-bandes servis sur la table familiale.

—Mon travail sert à quelque chose, disait il avec orgueil, en lançant un regard de pitié aux bouquets cueillis par son frère.

Cette passion pour le jardinage ne disparut point avec l'enfance, et le prince de Galles conserva très longtemps l'habitude d'aller travailler de longues heures à son jardin.

Et remarquez bien qu'il ne le faisait point en amateur. Il bêchait, binait, sarclait, fumait lui-même.

Certes, il a maintenant d'autres soucis et il y a déjà quelques années qu'on ne l'a pas vu la bêche ou le plantoir à la main, mais lorsqu'il va se reposer quelque temps loin des affaires, dans un de ses châteaux, il passe de douces heures à s'entretenir avec ses jardiniers et à les regarder travailler.

A la reine qui, un jour, le plaisantait et lui demandait s'il pensait avoir jamais l'occasion de tirer parti de ses connaissances, il répondit, mi sérieux, mi-plaisant :

—Sait on jamais, May ? Si un jour tout nous échappait !

Son fils le jeune prince de Galles qui est en ce moment l'hôte de la France, a hérité des goûts de son père—ou plutôt de son oncle, puisque, lui aussi, cultive des fleurs avec passion. Il a même, paraît il, un véritable talent, et on lui doit quelques très remarquables variétés de pois de senteur.

Le jour du couronnement de ses parents, c'est lui qui offrit à sa mère le bouquet de ces délicates fleurs qu'on remarqua aux doigts de la souveraine durant la cérémonie.

## Le Prince Turc et les cure-dents.

Le baron Marschall, qui vient d'être nommé ambassadeur d'Allemagne à Londres, racontait récemment cette anecdote empruntée à son séjour à Constantinople :

"Toutes les fois que je vois des cure-dents sur une table, je me souviens d'un dîner que j'offris un jour à l'ambassade d'Allemagne, en l'honneur de deux jeunes princes turcs qui m'avaient été recommandés par le sultan.

"Le plus jeune des deux était assis à ma gauche, ruisselant de pierreries, tel un héros des "Mille et une Nuits." A la fin du dîner, comme l'un des maîtres d'hôtel enlevait les cure-dents, le jeune Turc poussa un soupir de satisfaction et me regarda, le visage rasséréné. Surpris, je lui demandai une explication ; il me répondit, timide :

"—Ma foi, excellence, je suis content qu'on "les" enlève.... J'en ai déjà mangé deux, mais je n'aurais pas eu le courage d'en avaler un troisième."

## L'évolution de la Chine moderne.

L'Institut ethnographique international de Paris vient de tenir, sous la présidence de M. J. de Morgan, une séance particulièrement intéressante. On y a entendu un Chinois, M. Scié-ton fa, faire une conférence sur "l'Evolution de la Chine moderne au point de vue ethnographique et social." M. Scié-ton-fa, après avoir fait ses études au lycée Janson de Sailly, s'est fait recevoir docteur en droit de la Faculté de Paris. La Chine républicaine a fait de lui un préfet.

La Chine, a-t-il dit, a longtemps sommeillé dans la mollesse et l'indifférence, mais elle vient de se réveiller et, en prenant conscience d'elle-même, elle a fait naître dans ses provinces un ardent mouvement de patriotisme qui va tous les jours grandissant. Une des premières conséquences de ce mouvement a été la rénovation complète de l'armée et l'importante place par elle dans la vie nationale. Le soldat n'est plus méprisé et le mandarin militaire n'est plus comme autrefois le dernier de la hiérarchie. Dotées d'un uniforme pratique de coupe occidentale, bien armées, bien commandées, les troupes chinoises n'ont plus rien de commun avec celles que le Japon a vaincues si facilement. Mais, en se rajeunissant, la jeune république ne rompt pas complètement en visière avec le passé. Elle répugne à l'individualisme européen et gardera à la famille, base sociale par excellence, sa forte organisation. Un de ses plus grands moyens de progrès sera l'instruction publique, qui sera dispensée de la façon la plus libérale et la plus fraternelle. Déjà, dans les villes, les petits enfants pauvres viennent assister aux leçons que les riches font donner à leurs fils et à leurs filles. On commence en même temps de lutter contre de funestes habitudes héréditaires. Les intellectuels ont déclaré la guerre à l'opium. "Nous ne nous appelons plus les Célestes, a dit M. Scié-ton fa, car nous nous reconnaissons pour des fils de la terre." Ainsi, le matérialisme paraît gouverner le parti jeune-chinois.

M. Scié-ton-fa a obtenu le plus grand succès.

## Le testament de Bonnot

Du "Cri de Paris :"

Aussitôt après la mort de Bonnot, à Choisy-le-Roi, la préfecture de police, on ne l'a pas oublié, a communiqué à la presse certains passages du testament du terrible bandit.

Quel est intégralement "l'acte de dernière volonté" du malfaiteur, que la préfecture s'obstine à conserver jalousement ? Les avocats des bandits en auto, estimant que ce document intéresse la défense, exigent qu'il soit versé au dossier, afin de pouvoir en prendre communication. Nul doute que M. le juge d'instruction Gilbert ne soit obligé de faire droit à leurs juridiques réclamations.

Le testament que Bonnot, aidé d'un compagnon, actuellement en état d'arrestation, a rédigé, quelques semaines avant sa mort, et auquel il n'a ajouté qu'un seul feuillet, le jour du siège du garage de Choisy-le-Roi, contient, en outre de l'inévitable exposé des théories anarchistes, de longs portraits de MM Guichard et Jouin. Il s'y rencontre également quelques anecdotes policières.

On s'en doutait.

## Tournée Constantino.

La troupe Constantino donne ce soir sa deuxième représentation au Tulane.

L'affiche porte "La Tosca", cependant il se pourrait que cet opéra ne soit pas chanté par suite d'un malentendu entre le manager de la troupe et le compositeur Puccini, lequel comme on le sait demande des droits d'auteur très élevés pour la production de ses œuvres.

Plusieurs télégrammes ont été échangés hier entre le manager de la troupe Constantino et l'Agence qui représente le Compositeur Puccini aux Etats Unis. Si un arrangement intervient "La Tosca" restera à l'affiche. Au cas contraire la direction portera probablement son choix sur "Paillasse" et "Cavalleria Rusticana", changement de spectacle qui ne pourra qu'être agréable aux personnes ayant déjà retenu leurs places.

## La révolution à Cuba.

Santiago de Cuba, 11 juin—M. Roos E. Haladay, consul des Etats Unis à Santiago, a reçu ce matin une lettre d'un général révolutionnaire protestant, au nom de l'humanité, contre la conduite des troupes régulières cubaines, lesquelles, déclare ce correspondant, se livrent à des exploits indignes de soldats civilisés.

A Ramon de las Yaguas, à quelques milles au nord de Santiago, ces troupes auraient paraît-il mis le feu à 120 maisons habitées par des gens de couleur qui n'ont pris aucune part, directement ou indirectement, la révolution.

Au même endroit, toujours suivant ce correspondant, les soldats cubains auraient tué un vieillard et deux enfants en bas âge et maltraité plusieurs jeunes filles.

Il est probable que M. Haladay ouvrira une enquête pour établir si oui ou non ces accusations sont fondées.

—o—

## Double électrocution à Auburn.

Auburn, N. Y., 17 juin—La seconde double électrocution dans l'histoire du pénitencier d'Auburn a eu lieu ce matin.

Les deux condamnés, Ralph Friedman et Jacob Kuhn, qui avaient assassiné un epicier de Rochester, ont été placés en même temps sur deux chaises électriques et le même courant les a expédiés dans l'éternité.

L'exécution s'est déroulée sans incident et les deux hommes sont morts courageusement.

## Ventes inscrites au bureau d'affiches.

Mme Gabriel Saucier à Joseph Schilkoffskey, terrain, Sixième, Willow, Clara et Harmony, $630.

Joseph W. Lanaux à Veuve Joseph Lacoste, 5 terrains, Sumner, Homer, Newton et la propriété Olivier, $1,290.

Basile Jolicœur à Industrial Homestead Assn, portion, Villeré, Urquhart, Tupelo et Gordon, $900.

L'acquéreur au vendeur, même propriété, $900.

Frank J. Mulvihill à Crescent City Bldg. and Homestead Assn, terrain, Baronne, Dryades Sixième et Washington, $1500

L'acquéreur à August A. Bonhage, même propriété, $1500.

# Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 20 Commencé le 28 mai 1912

## LE Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

PREMIÈRE PARTIE

*Suite.*

D'où venait-il ?.... Qu'avait-il fait jusqu'à ce jour ?....

Là-dessus, personne n'avait le moindre renseignement.... On pouvait simplement supposer qu'il avait beaucoup voyagé, puisqu'il semblait connaître tous les pays du monde ; en outre, il recevait des journaux imprimés sous les latitudes les plus diverses ; et son unique employé l'entendait parler couramment, car il pensait sans cesse à haute voix, tantôt du cours du coton de New-York, des grands paquebots de Hambourg, de la pêche de Terre-Neuve, des Fakirs, des Japonais, des Chinois.... Il lisait les dépêches relatives à d'innombrables pays et les commentait comme si toutes choses lui étaient familières, qu'elles se passassent à Nagasaki, à Singapour, à Chicago, à San Francisco ou au cap de Bonne-Espérance

Qu'avait-il fait, au cours d'une existence évidemment bigarée, sous des cieux aussi éloignés les uns des autres ?.... Jamais des détails précis sur lui-même n'encombraient les lèvres de cet homme si bavard.

Et qu'avait-on besoin de savoir de lui ?.... sinon qu'il avait loué un gentil logement dans le faubourg Poissonnière, avec une pièce déjà organisée en bureau, où il n'avait besoin ni de grands échantillons, ni de grands livres, ni de beaucoup d'employés, puisqu'il s'établissait à Paris pour faire prendre une marque d'huile de de foie de morue "sans odeur, sans saveur", affirmait il, "si agréable en même temps au goût", n'était-il pas éloigné de dire, "que les enfants la demanderaient bientôt comme gourmandise".

Et il devait y avoir quelque chose de vrai dans ses assertions, puisque ses bouteilles, revêtues d'une étiquette admirable, commençaient à se voir dans beaucoup de pharmacies. Il est vrai que cette étiquette représentait une demi-douzaine d'enfants levant des mains suppliantes, pour que leur maman voulût bien les récompenser en leur donnant une cuillerée de l'huile de foie de morue du célèbre importateur Jean Le Kerlacq !

Et comment un pharmacien aurait-il résisté à ce diable d'homme, qui était partout chez lui, qui provoquait tout de suite la gaîté..... une gaîté un peu rigolotte, mais qui désarmait toute objection..... On se moquait de lui ; mais on lui prenait ses bouteilles....Et, après avoir haussé les épaules, on commençait à croire à son bonimment, à la qualité spéciale de son huile, recueillie sur des morues spéciales, discernées par des gens spéciaux, selon ses théories à lui.

Il aurait presque laissé entendre que c'était lui qui la fabriquait, son huile de foie de morue !

Aussi, était-il un homme heureux ! et s'épanouissait-il dans ce beau Paris, où on peut se croire si aisément en famille, même quand on est tout seul !.. pourvu qu'on y mette un peu du sien. Et Jean Le Kerlacq en mettait beaucoup.

Ce n'est pas seulement à sa pipe préférée d'hier au soir, c'est à toutes ses pipes qu'il disait si gentiment bonjour — pour commencer.

Dès que Mme Lorieux, sa femme de ménage, arrivait dans son logement, il lui demandait de ses nouvelles, des nouvelles de son mari, de ses enfants : et, aussitôt, commençait aussi une des particularités de l'existence de l'importateur d'huile de foie de morue, qui contribuait à développer tant de sympathie autour de lui.

Il n'avait jamais vu M. Lorieux, ni ses enfants, mais savait que M. Lorieux souffrait d'un asthme, qu'un des enfants avait la coqueluche et que l'autre "n'en fichait pas une secousse à l'école...."

Eh bien, sans autre renseignement, il avait pu soulager à distance M. Lorieux en indiquant à sa femme comment un de ses amis de Californie se soignait : pour le petit coqueluchoux il s'était rappelé qu'au Canada on enfermait les enfants dans une petite pièce où l'on faisait brûler des pastilles de goudron.... Et quant au petit cancre, il avait été avisé que, tant qu'il ne saurait pas ses leçons, M. Jean Le Kerlacq ne lui ferait pas cadeau d'une de ses bouteilles, dont il avait certainement envie de se pourlécher les babines. Et le gosse avait immédiatement su faire sa multiplication et arriverait bientôt à exécuter une division.

Le médecin le plus habile n'aurait pas fait meilleures ordonnances.....

L'employé de Jean Le Kerlacq avait des maux de tête effroyables, surtout après ses repas, durant lesquels il se congestionnait ; puisque le patron avait si bien soigné le mari et les enfants de Mme Lorieux, est-ce qu'il ne le débarrasserait pas de ses congestions ?....Le patron réfléchit quelque instants et se rappela qu'en Amérique il avait en un ami souffrant à peu près de même manière; et le médecin de cet ami, un grand médecin américain, l'en avait délivré en ne lui permettant de prendre de la viande qu'une fois par jour et en lui recommandant un remède que Molière a célébré par la bouche de l'illustre M. Purgon.

Quand, à cela, s'ajouta le rétablissement du fils de la concierge, la réputation de bonté, de science de Jean Le Kerlacq commença de se répandre dans toute la rue.

Ce fils de la concierge n'était pas gravement malade ; mais il toussait sans cesse, avait souvent la fièvre ; et, à la clinique où on le menait, on lui ordonnait tous les remèdes usités contre le rhume.

Jean Le Kerlacq découvrit, d'abord, la cause primodiale de cet état souffreteux : c'est que le gamin jouait toujours dans l'allée de la maison, et qu'au bout de cette allée était une courette dont la porte demeurait sans cesse ouverte ; le petit bonhomme se trouvait donc en un perpétuel courant d'air. On aurait bien pu le guérir cent fois à la clinique : il serait retombé le lendemain, dans la même maladie. Jean Le Kerlacq promit au gamin que s'il fermait lui-même la porte chaque fois qu'on l'entr'ouvrait, il lui donnerait une belle bouteille d'huile de foie de morue....Il la lui donna même tout de suite : et le bonhomme, vite fortifié, reprit ses belles couleurs. La concierge considéra M. Jean Le Kerlacq comme un homme prédestiné.... un savant !..... un grand savant !.....

Il en éclatait de rire et répondait, du ton le plus bonhomme, qu'il avait simplement beaucoup voyagé et que les médecins, en somme, n'ordonnent que ce qu'ils ont vu ordonner par les autres ; un peu de mémoire, un peu d'observation, et tout homme de bon sens pourrait se prendre pour un médecin ! Ah ! mais non ! il n'était ni un médecin, ni un savant !....

M. Jean Le Kerlacq n'était qu'un brave homme, qui, après avoir fait du commerce un peu partout, représenté toutes sortes de produits, en avait déniché un, grâce auquel il comptait bien achever tranquillement ses jours à Paris !

Ces renseignements devaient suffire à quiconque éprouverait quelque curiosité à son endroit. Mais les gens de sa rue, et presque de tout le quartier environnant, hochaient la tête. M. Jean Le Kerlacq en savait beaucoup plus qu'il ne l'avouait !

N'avait-il pas soulagé encore, et presque guéri, le mari de la fruitière qui souffrait atrocement de l'estomac après tous ses repas ?.... et à qui l'on avait ordonné un tas de fioles, de poudres et les régimes les plus divers, tantôt avec des légumes, tantôt avec des pâtes....

M. Jean Le Kerlacq découvrit, tout de suite, où était le mal : c'est que chaque matin, au retour des Halles, quand il avait fait son étalage, le fruitier allait dans une rue voisine, où il échappait au regard vigilant de sa femme : et, avec quelques collègues de l'épicerie ou de la crémerie, on jouait un petit bleu ou un petit blanc, au zanzibar ; et comme on était des commerçants aisés, on n'en restait pas à une seule tournée. Le fruitier s'ingurgitait ainsi son demi-litre de vin blanc tous les matins.

Le Kerlacq ordonna au fruitier de ne rien boire le matin sauf un bol de lait. Le fruitier rougit.... consentit à se priver de sa partie de zanzibar et de ses petits verres de vin blanc... son estomac se rétablit peu après.

***